

«Un très grand projet» pour le Servette FC

Football L'Iranien Majid Pishyar, président depuis cet automne, oppose sa sérénité à l'inquiétante situation sportive du club. Il annonce des lendemains qui chantent

Simon Meier

«Tous unis dans la légende.» Le nouveau slogan du Servette FC est attrayant à souhait, mais il a un gros défaut: il ne rapporte pas de points au classement de Challenge League. Talonnés par les relégables Locarno et Gossau, les Grenat, qui n'ont toujours pas goûté à la victoire en 2009, luttent contre la catastrophe – une relégation en 1re ligue. Président du club depuis le 29 septembre, Majid Pishyar n'a pas de quoi fanfaronner; de toute façon, ce n'est pas le style. A la veille du derby lémanique face à Lau-

«Si Servette devait être relégué, je resterais. Parce que je suis là pour le sport, le football et la jeunesse»

sanne, samedi soir à la Pontaise, l'homme d'affaires iranien évoque la situation dans son bureau du quai des Bergues. Avec beaucoup de sérénité, dans une posture et sur un ton rigoureusement opposés aux dérivés qui menèrent le club à la faillite en 2005.

«Bien sûr que je suis inquiet, mais je n'ai pas peur», assure le président, verbe paisible et gestuelle tranquille à l'appui. «Avant, je voyais des joueurs qui ne croyaient pas en eux. J'ai pris une décision [l'éviction de Gérard Castella] et depuis, je remarque que l'équipe a changé. Contre Wil [1-1], ils se sont battus.» Et si la chute intervenait malgré tout? «Je n'aime pas cette question parce que je suis sûr que Servette a les moyens de se maintenir. Mais si cela devait arriver, je resterais. Parce que je suis là pour le

sport, le football et la jeunesse. Nous avons un très grand projet.»

La vision, en quelques mots? «Mettre du temps, des compétences et de l'argent à disposition de la jeune génération, de ce club qui était complètement détruit.» L'objectif sportif – «pas l'obligation», nuance Majid Pishyar – consistera à retrouver la Super League dès la saison prochaine. Avec quel budget? Très fortuné, le cinquagénaire ne parle jamais d'argent. Ou alors, sous un angle philosophique: «L'argent ne fait pas les hommes, ce sont les hommes qui font l'argent.» En tout cas, lui ne veut pas servir de vache à lait: «Il y aura la somme nécessaire pour remettre Servette en bonne position, mais je ne dépenserai pas sans compter. Je veux m'occuper de ce club comme d'une entreprise. La plupart des clubs de football perdent de l'argent parce qu'ils n'ont pas d'organisation. Avoir un club sain, c'est un gros défi, mais je suis sûr que j'en suis capable.»

La courtoisie que dégage le personnage tranche avec la fermeté des propos. «C'est un grand gentleman, mais il ne fait pas de quartier. Il est très respectueux envers les gens, mais très dur par rapport aux résultats obtenus», synthétise David Pivoda, l'un de ses vice-présidents aux côtés de Philippe Wick, Didier Henriod et Amin Pishyar, le fils. Les quatre pieds d'une même table, selon l'image du patron, qui précise ne pas être de nature dictatoriale: «Personne ne prendra jamais une décision tout seul, même pas moi. J'ai toujours fonctionné comme ça dans mes affaires, c'est mon système.»

Le schéma, en gros, c'est «je te fais confiance et tu me montres que j'ai eu raison». En remplaçant, voici dix jours, l'entraîneur Gérard Castella par William Niederhauser,

responsable du centre de formation sans expérience en Ligue nationale, Majid Pishyar a fait preuve de poigne et d'audace. «J'ai donné une mission à monsieur Gérard, mais je n'ai pas vu de points en retour», argumente-t-il. «Nous avons beaucoup réfléchi avant de nommer monsieur William. Mais je ne pouvais pas rester assis là, à regarder. Je devais apporter un air

nouveau. C'est du management.» Philippe Wick, conseiller du président, enfonce le clou: «Notre méthodologie ne doit pas être guidée par le cœur, mais la tête.»

Derrière ces propos peu chaleureux, une véritable flamme: «Je suis un amoureux du foot, c'est lui qui m'a éduqué», lance Philippe Wick, qui a disputé sept matches de LNA avec Neuchâtel Xamax dans les an-

nées 1980. Ancien cadre à l'UBS, l'homme a, avec Majid Pishyar, un «passé en commun dans les affaires». Aujourd'hui, en attendant la nomination d'un directeur sportif – Gérard Castella, joint par téléphone, dit s'accorder «un temps de réflexion» –, il doit mettre sur pied une stratégie de recrutement. «L'exercice est difficile, vu notre situation au classement», avoue-t-il.

Majid Pishyar, un président très hiératique. Optimiste et convaincu que l'on peut bien faire sans énormes moyens, l'Iranien pronostique le prochain titre national pour Servette en l'an 2014... GENEVE, 17 AVRIL 2009



«Mais c'est évident qu'à six semaines de la fin de saison, toutes nos antennes sont sorties. Je connais beaucoup de gens dans le milieu, dont quelques stars, j'ai des réseaux de qualité.»

En accord avec la philosophie présidentielle, toutefois, pas question de commettre des folies. «Avec douze Zidane, on n'obtient pas d'équipe, ce sont peut-être des nobodies qui vont nous faire remonter», estime Philippe Wick. «Plutôt que des noms, il est important d'engager des joueurs qui partagent nos valeurs et nos principes d'honnêteté, de simplicité et de travail.» Là encore, la volonté est nette de se distancer du Servette passé, qui fut longtemps le royaume de la rodomontade et de la suffisance.

Afin de redorer le blason grenat, on œuvre à tous les étages. Côté marketing, David Pivoda mène la barque, lui qui se définit comme «un serviteur de la cause servettienne». A ses yeux, il s'agit de renouer des liens avec sponsors et public – ils sont souvent moins de 2000 au Stade de Genève. Une étude menée par le club auprès de 350 personnes démontre que tout n'est pas perdu. «Les réponses des gens quant à leurs besoins et leurs envies sont très tranchées», observe David Pivoda. «C'est génial: on sent un amour viscéral des Genevois envers Servette.»

Reste une réalité: la victoire demeure le meilleur des ciments. S'il dit avoir oublié la date du dernier titre genevois, Majid Pishyar croit connaître la date du prochain. «Si j'ai suffisamment de chance, ce sera dans quatre ans», lâche-t-il sans rire. «Attendez, ça fait 2008... Ce chiffre ne porte pas bonheur. Pour être plus conservateur, disons 2014.» En attendant, trois points samedi contre Lausanne feraient le plus grand bien.